



**HAL**  
open science

# Raviver le vif. Le terrain des géographes au prisme de la métaphore

Yann Calbérac

► **To cite this version:**

Yann Calbérac. Raviver le vif. Le terrain des géographes au prisme de la métaphore : Le terrain des géographes au prisme de la métaphore. Clément, Vincent; Stock, Mathis; Volvey, Anne. Mouvements de géographie. Une science sociale aux tournants, Presses Universitaires de Rennes, 2021, 978-2-7535-8098-5. halshs-03257276

**HAL Id: halshs-03257276**

**<https://shs.hal.science/halshs-03257276>**

Submitted on 10 Jun 2021

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## Raviver le vif. Le terrain des géographes au prisme de la métaphore

Yann Calbérac  
Institut universitaire de France  
Université de Reims Champagne-Ardenne  
CRIMEL  
Centre Marc-Bloch  
[yann.calberac@ens-lyon.org](mailto:yann.calberac@ens-lyon.org)

Cet article s'inscrit dans le sillage des réflexions qui, depuis les travaux pionniers d'Anne Volvey (Volvey, 2000 et 2003), entendent investir une instance centrale de la géographie, et paradoxalement peu étudiée auparavant : le *terrain*, entendu ici comme la méthode canonique de la discipline, c'est-à-dire la collecte de données *in situ*. En effet, depuis la fin des années 1990, de multiples travaux individuels ou collectifs ont interrogé le terrain et ce que les géographes peuvent en dire, qu'il s'agisse de proposer de nouveaux jalons pour écrire l'histoire de la discipline (Robic, 1996 ; Baudelle, Robic, et Ozouf-Marignier, 2001 ; Laboulais-Lesage, 2001 ; Hallair, 2013 ; Wolff, 2013), d'en faire un levier pour étudier le fonctionnement de la discipline (Hugonie, 2007 ; Collignon et Retailé, 2010 ; Volvey, Calbérac, et Houssay-Holzschuch, 2012) comme de la communauté qui la porte (Calbérac, 2010 et 2015), ou bien encore de permettre une élaboration réflexive individuelle (Frémont, 1982 ; Sanjuan, 2008 ; Collignon, 2010 ; Blidon, 2012). Cet article s'inscrit donc pleinement dans la double évolution qu'a récemment connue la géographie française : d'une part l'essor dès les années 1990 du tournant actoriel (Lévy et Lussault, 2000) et d'autre part la réception et l'assimilation dans la géographie française du *cultural turn* élaboré dans les géographies anglophones (Staszak, 2001 ; Claval et Staszak, 2008). Ces deux tournants qui continuent de marquer la fabrique de géographie française se sont traduits l'un comme l'autre par un regain d'intérêt pour les conditions de production des savoirs scientifiques, c'est-à-dire pour la méthodologie. Le terrain – dans le sillage des travaux précurseurs menés au sein des géographies anglophones (Nast, 1994 ; Kobayashi, 1994 ; Driver, 2000 ; Delyser et Starrs, 2001 ; Richards, 2011) – perd alors son statut d'évidence et devient au contraire une « boîte noire » à interroger (Volvey, Calbérac, et Houssay-Holzschuch, 2012). Enfin, les évolutions institutionnelles de l'Université française et l'avènement de l'*habilitation à diriger des recherches*, sésame désormais indispensable pour progresser dans la carrière d'enseignant-chercheur, a généralisé – au travers de la figure imposée de l'égo-géographie (Lévy, 1995 ; Calbérac et Volvey, 2014) – la démarche réflexive, qui a pour objet privilégié les pratiques de terrain (Lefort, 2012).

Pour continuer à instruire cette démarche d'élucidation du terme (plus que des pratiques) de *terrain* et de ce qu'il implique pour la communauté scientifique et ses membres, cet article mobilise une saisie par la métaphore. Cette proposition s'inscrit dans un projet de recherche qui entend prendre la question des *tournants* qui affectent les sciences humaines et sociales depuis la deuxième moitié du XXe siècle au pied de la lettre, c'est-à-dire comme une métaphore apte à décrire une transformation des modalités de la pensée (Calbérac, 2018), et plus particulièrement comme une métaphore spatiale, c'est-à-dire une métaphore dans laquelle est « inscrit l'espace comme une ressource signifiante, en ensemble de réalités à quoi comparé ce qui est référé » (Lévy-Piarroux 2013 : 657). L'usage de telles « métaphores positionnelles » (Grataloup, 1996 : 68) est en effet révélatrice des dynamiques des pensées contemporaines à l'heure du tournant postmoderne qui revalorise la catégorie de l'espace au détriment de celle du temps (Calbérac et Ludot-Vlasak, 2018). Bien plus, la métaphore n'est alors plus seulement le révélateur du tournant mais aussi sa mise en œuvre : en privilégiant les raisonnements analogiques et abductifs, la métaphore se démarque des raisonnements fondés sur les causalités linéaires : ceux-ci relèvent d'une approche par le temps (la linéarité de la causalité) et ceux-là d'une approche par l'espace (la réticularité de l'analogie) (Calbérac, 2018 : 4).

Ce projet s'inscrit aussi, plus largement, dans le cadre des travaux nombreux, aussi bien en géographie que dans les sciences humaines et sociales qui s'intéressent à cette figure de style et au rôle séminal qu'elle joue dans la création scientifique. Cette approche accrédite donc les chantiers épistémologiques qui appliquent aux textes scientifiques les acquis du tournant linguistique ainsi que les outils de la critique littéraire. Parmi les tropes mobilisés, la métaphore apparaît en effet comme l'une des figures de style les plus heuristiques pour comprendre ce que le langage fait à la pensée (Ascher, 2007 ; Lakoff et Johnson, 2005). Loin d'entrer dans un débat qui ne cesse d'agiter les spécialistes sur la définition et l'extension de la métaphore, je définis simplement la métaphore comme la figure de style qui consiste à « emplo[yer un] mot dans un sens ressemblant à, et cependant différent de son sens habituel » (Ducrot et Todorov, 1972 : 354). Il s'agit donc, comme le rappelle l'étymologie, d'un *transport* (c'est-à-dire un *transfert*) entre un signifiant mobilisé pour désigner un signifié qui ne lui est pas habituellement associé. A la suite des travaux de George Lakoff et de Mark Johnson, je donne une acception très large à cette figure de style, qui « n'est pas seulement affaire de langage ou question de mots. Ce sont au contraire les processus de pensée humains qui sont en grande partie métaphorique ». Dans cet élargissement de la métaphore, on retrouve la proposition de Paul Ricœur qui invite à étendre cette figure du mot à la phrase puis de la phrase au discours dans son ensemble (et ce faisant en sortant la métaphore de la rhétorique et de la sémantique au profit de l'herméneutique).

Le *terrain*, et toute sa polysémie, constitue une métaphore puissante qui agit comme un impensé au sein de la géographie. En effet, ce terme n'a cessé de se transporter : venu de l'art militaire et de la géologie, il occupe une position centrale au point de désigner aussi bien une méthode que l'objet même de la démarche géographique. Il est aussi utilisé couramment comme synonyme d'*empirie* (par opposition à la *théorie*), et demeure un critère majeur de légitimation non seulement des énoncés mais aussi des géographes. Bref, il s'agit d'élucider le fonctionnement de cette métaphore du terrain et à travers elle d'explorer le fonctionnement de la communauté des géographes qui accréditent ce terme. Loin de considérer le *terrain* comme une métaphore morte – ou comme une catachrèse, c'est-à-dire une métaphore figée et lexicalisée – il s'agit au contraire – dans l'horizon des travaux de Paul Ricœur dont Bernard Debarbieux (1995, 2014) a rappelé la pertinence en géographie – de raviver cette métaphore, d'en démonter les rouages afin de mettre au jour son acuité et sa pertinence contemporaines, dès lors qu'il s'agit non seulement d'articuler, comme Ricœur y invite, la réalité et la vérité, mais aussi d'interroger le pouvoir de tout discours. Les mots seront donc interrogés, et les dictionnaires de géographie seront donc particulièrement sollicités pour explorer le travail métaphorique à l'œuvre.

La première partie de cet article déploiera les multiples significations du *terrain* pour les géographes et élucidera les modalités de mise en œuvre d'une métaphore tenace qui a eu pour obstacle d'empêcher de penser la (méthode en) géographie. Les conséquences de ce ravivement se déploieront dans les deux parties suivantes : la deuxième élucidera les enjeux scientifiques que cette métaphore venait obscurcir, alors que la troisième soulignera la portée politique d'une réflexion renouvelée sur le terrain.

## **1. Déplier la métaphore : un mot pour un autre**

De nos jours encore, le *terrain* (le mot aussi bien que la pratique) occupe une place singulière dans la géographie française, qu'il s'agisse d'évaluer le dispositif méthodologique spécifique de la discipline (Volvey, 2003) ou encore la part d'imaginaire que ses membres lui associent : le terme, toujours très employé – il est défini dans les trois principaux dictionnaires qui font autorité aujourd'hui – atteste aujourd'hui l'importance que le terrain ne cesse de jouer (Claval, 2013), plus d'un siècle après la rénovation disciplinaire impulsée par Vidal de La Blache à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Ce succès du terrain, au prix d'une métaphore qu'il faut analyser, révèle à la fois l'ampleur mais aussi les contradictions – dont certaines sont encore à l'œuvre aujourd'hui – de la géographie française qui a imposé la méthode empirique comme l'alpha et l'oméga de la pratique de la pratique scientifique. Mais quelles sont les réalités sémantiques qui se cachent derrière le *terrain* ?

On doit à Vidal de La Blache l'essor, l'institutionnalisation et le rayonnement d'une école française de géographie qui se structure dès la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, alors qu'il professe à l'École normale supérieure puis à la Sorbonne où il forme ses nombreux disciples, et qui lui survivra jusqu'à la fin des années 1960. Ce succès – qui assure le rayonnement de la géographie aussi bien en France (dans le contexte de redéfinition du paysage institutionnel des Humanités) qu'à l'étranger (Sanguin, 1993 ; Berdoulay, 1995) – tire son origine de deux propositions radicalement neuves. D'une part, Vidal assigne à la géographie un objet : l'étude des relations homme / milieu à l'échelle régionale. Désormais, la géographie est inscrite dans le champ des sciences humaines et mobilise les acquis des sciences naturelles et propose une forme originale d'écologie humaine. D'autre part, Vidal affirme que le terrain, c'est-à-dire la collecte de données *in situ*, est la méthode à privilégier. « On attribue à Paul Vidal de la Blache cette réflexion (...): 'Avec les livres, on ne fait que de la géographie médiocre ; avec les cartes on en fait de la meilleure ; on ne la fait très bonne que sur le terrain' ». Rompant avec la tradition ancienne selon laquelle seuls les explorateurs étaient habilités à s'aventurer sur le terrain pour le compte des géographes (Surun 2003, 2006), ces derniers sont invités à quitter leur cabinet et à devenir des « géographes de plein vent » (Lefort et Pelletier, 2006) : ils ont désormais en charge la collecte puis le traitement des données. Les géographes, à l'instar des ethnologues et des naturalistes, sont donc pleinement légitimes pour faire du terrain. C'est donc à l'extérieur, c'est-à-dire *in situ*, que les géographes mènent l'essentiel de leurs enquêtes, au contact direct des paysages étudiés dont ils peuvent saisir à la fois les reliefs mais aussi le *genre de vie* des peuples qui les habitent. C'est cette expérience directe du voyage, l'impression prise « sur le vif » (selon la formule consacrée), que Vidal et ses disciplines entendent alors saisir et transmettre.

La pratique du terrain s'impose, en même temps que le terme se diffuse. Pour autant, les géographes vont entretenir un certain flou autour du terme et de ce qu'il recouvre précisément. En effet, alors que le terme désigne d'abord une pratique, celle-ci n'est jamais définie alors même qu'elle constitue le cœur du travail géographique. Les géographes répètent à l'envi qu'il *faut* faire du terrain, mais à aucun moment ils n'expliquent comment procéder. Les publications pédagogiques, à l'image des guides des études en géographie, sont tout autant silencieuses sur les modalités exactes du terrain, alors même qu'elles insistent sur son irremplaçable rôle : « La prise de contact direct avec le paysage constitue un des meilleurs exercices pour l'aspirant géographe. Chaque fois qu'un de vos professeurs organise un tel voyage, faites l'impossible pour y assister. Cette participation doit primer les autres, réceptions, spectacles, sports. Une journée d'excursion procure plus de connaissance que dix à vingt heures de cours » (Meynier, 1971 : 120). Cette courte phrase constitue le seul conseil pour apprendre à faire du terrain ; autrement dit, ces modalités ne sont jamais vraiment explicitées et leur apprentissage relève d'une transmission dans le cadre initiatique des excursions (Calbérac, 2009). Le terme *terrain* vient donc à la fois subsumer et obscurcir un ensemble de pratiques, comme l'observation directe, l'entretien, l'archive...

Bien plus, le *terrain* en vient à désigner non plus seulement la méthode, mais également l'objet, c'est-à-dire la région. En effet, l'innovation vidalienne consiste à imposer une démarche régionale idiographique dans laquelle étudier la partie est un préalable indispensable à la connaissance du tout. Par un subtil jeu d'équivalences sémantiques, l'étude des relations homme / milieu fournit le concept de *genre de vie* dont le *paysage* constitue la dimension visible et dont la *région* est l'extension. Si la région s'impose donc comme objet principal de la géographie, celle-ci est bien souvent désignée comme étant le *terrain*, c'est-à-dire la *région-étudiée-au-moyen-de-pratiques-de-terrain*. On observe alors un glissement de sens, un *transport* – la métaphore est à l'œuvre – si bien que le terme va s'imposer pour désigner une autre instance que la méthode. Cette acception (désigner telle région comme son *terrain*) est très présente encore aujourd'hui, comme l'attestent les dictionnaires spécialisés, à l'image de celui d'Yves Lacoste : « Chaque chercheur a son terrain d'enquête et de prédilection » (Lacoste, 2003 : 378).

Cette métaphore en cache cependant d'autres qui éclairent les modalités d'assimilation du terme par les géographes. En effet, avant d'être une préoccupation de scientifiques, le *terrain* est une affaire de militaires (à une époque lointaine, la géographie servait à faire la guerre). Le *Dictionnaire historique de la langue française* nous apprend que le terme vient des militaires : le *terrain* désigne le théâtre d'un affrontement, c'est-à-dire un lieu. Dès lors, *reconnaître* le terrain (ou encore le *tâter*) est un préalable indispensable à la conduite d'un combat. C'est cette acception qui explique le transport du terme chez les géologues, au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, alors que Elie de Beaumont et Armand Dufrénoy entreprennent de lever la carte géologique de la France. Le terme *terrain* désigne alors chez les géologues aussi bien la pratique que le lieu dans lequel cette pratique se déploie. Cette ambiguïté se transporte aussitôt chez les géographes : le terrain garde encore longtemps son acception géologique. Ainsi est-ce la seule acception que retient Pierre George : « Terme général désignant tout ensemble de roches qui affleure à la surface du globe et constitue un relief ». La confusion espace / méthode au cœur du *terrain* est donc présente avant même que les géographes ne s'approprient ce terme.

Cette confusion – qui n'existe pas du tout dans la langue anglaise qui distingue l'objet (*field*) de la méthode (*fieldwork*) (Smith, 2000) – participe d'un flou qui entoure la géographie et qui va lui porter préjudice, dès qu'il s'agira de justifier ses (pro)positions aussi bien à l'intérieur de la discipline qu'à l'extérieur. Alors que le contexte d'émergence de la géographie est très favorable à l'essor des sciences humaines définies dans le sillage du positivisme triomphant (Besse, Blais, et Surun, 2010), cette ambiguïté sémantique, largement entretenue par l'absence de clarification méthodologique sur le contenu même de la pratique du terrain, prêterait le flanc à de nombreuses critiques. Parmi elles, on peut rappeler la controverse qui a opposé les géographes aux sociologues, dans les années 1900 et 1910, après la publication dans *L'année sociologique* (la revue des durkheimiens) d'un article très critique de François Simiand à l'encontre de la géographie (Simiand, 1909) : ce dernier s'interroge sur l'unité d'une école de géographie caractérisée par des questionnements et des méthodologies tellement diverses qu'elles remettent en cause l'unité même de la démarche d'ensemble. Implicitement, la critique de François Simiand, même s'il ne le formule pas ainsi, s'appuie sur les ambiguïtés du terrain et de ce qu'il recouvre aussi bien chez les géographes que chez les sociologues (Calbérac, 2007). Loin d'être une péripétie dans l'histoire de la discipline, cette controverse (qui n'aboutira pas à ce moment à une clarification des méthodes des géographes qui interviendra bien plus tard) constitue au contraire une première brèche dans l'édifice de la géographie. Toutefois, la géographie va paradoxalement sortir confortée de cette controverse : cette dernière aura eu le mérite de rappeler les fondements de la nouvelle discipline que Vidal a contribué à développer, entièrement résumés par l'injonction à faire du terrain. La qualité des travaux contestés par François Simiand tient à l'originalité de leurs auteurs et à leurs qualités propres : c'est parce que les géographes ont une bonne pratique du terrain qu'ils acquièrent une bonne connaissance de leur terrain (c'est-à-dire ici leur objet), qui les rend légitimes non seulement au sein de la géographie mais aussi à l'extérieur.

La métaphore est désormais en place : le *terrain* en vient à désigner trois instances que la métaphore vient intriquer davantage, à savoir la méthode, l'objet, mais aussi le crédit et la légitimité que l'on peut tirer à la fois de la pratique et de la connaissance de l'objet que la pratique permet. Cette métaphore va se figer : en refusant de distinguer ces instances et en les désignant par le même terme (bref, en refusant toute démarche réflexive), la géographie classique n'entend pas mettre en discussion ses fondements méthodologiques, théoriques et politiques. La métaphore participe donc d'un brouillage qui empêche de penser séparément ces trois aspects : c'est l'une des spécificités de la géographie classique qui s'est imposée grâce à un *terrain* qu'elle s'est bien gardée d'analyser. Dès lors, différents projets critiques vont être menés au sein de la géographie française pour rendre au terme *terrain* sa pertinence et en faire un levier opératoire pour (re)penser la géographie dans son ensemble. Il s'agit donc, pour ces projets, de clarifier cette polysémie et, ce faisant, de raviver cette métaphore. Sont alors mis en discussion les enjeux d'une part scientifique et d'autre part politique.

## 2. Le terrain comme méthode, un enjeu scientifique

C'est cette polysémie que travaille Anne Volvey pour l'article « Terrain » qu'elle rédige pour le *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés* dirigé par Jacques Lévy et Michel Lussault (Lévy et Lussault, 2003). L'enjeu de cet ouvrage collectif d'ampleur est à la fois d'instruire un projet au long cours d'ancrer la géographie dans le concert des sciences sociales au moyen d'une prise en compte du tournant actoriel qui permet les circulations théoriques d'opérer aussi bien à l'intérieur de la géographie que dans l'ensemble des sciences sociales, mais aussi de clarifier un lexique qui permette à ces débats de se faire. L'ouvrage se présente donc comme un dictionnaire encyclopédique dans laquelle chaque entrée ne se limite pas à une définition du terme, mais est composée d'un article substantiel qui soulève des aspects épistémologiques, théoriques et éventuellement historiques indispensables pour comprendre à la fois le terme présenté et l'usage que l'on peut en faire. Une bibliographie complète systématiquement chaque notice. Les principaux termes de la géographie sont ainsi définis, et, eu égard à la place qu'il occupe dans la tradition géographique, le terrain fait l'objet d'une notice. Dans celle-ci, Anne Volvey s'évertue donc à clarifier le terme et à le défétichiser, à la fois en prenant en compte les acquis des géographies anglophones, mais aussi en cernant la spécificité de la géographie française, largement construite et institutionnalisée à partir du terrain. Ainsi, la bibliographie compilée par Anne Volvey prend ainsi acte que cette géographie a mis très tôt (dès la fin des années 1980) le terrain à son agenda, et qu'elle s'en est saisie pour questionner la totalité du dispositif géographique : Anne Volvey entend dès lors mener, depuis le terrain, un travail réflexif sur l'ensemble de la géographie française, et compléter ainsi, depuis les pratiques, les approches réflexives menées dans la géographie française et centrées sur l'élucidation du fonctionnement de l'institution. Selon elle, le terrain est en effet un levier opératoire pour questionner les facettes et les enjeux de la discipline, qu'il s'agisse de la scientificité de ses démarches, de la pertinence heuristique de son dispositif dans le concert des sciences sociales, mais aussi l'efficacité de son projet politique (cf. *infra*).

Anne Volvey insiste d'emblée sur le fait que le terrain est une méthode de collecte de données « qui supporte deux types de production de données : l'observation et l'enquête, et tend à se confondre sémantiquement avec elles » (p. 904). Son propos vise donc à mettre en garde contre les confusions – c'est-à-dire les transferts de sens et donc la métaphore – qui peuvent entacher la délimitation précise du terme étudié. Elle poursuit : « Le terrain ne peut être confondu ni avec l'objet d'une recherche, ni avec l'espace de référence de celle-ci » (*ibid.*). Toutes les ambiguïtés constitutives de la place singulière du terrain dans la géographie française sont ainsi levées. Anne Volvey insiste aussi sur l'importance de l'expérience des géographes sur leur terrain. Dès lors, elles soulèvent une interrogation liée à la place qu'occupe le terrain dans l'imaginaire des géographes : « le savoir géographique réside-t-il dans l'horizon de la méthode de terrain ou l'expérience de terrain occupe-t-elle l'horizon du savoir géographique (...) ? » (*ibid.*). On retrouve ainsi, mais clarifiés (car soigneusement dépliés) les enjeux que la géographie classique a (con)fondus dans le *terrain* : la méthode, l'objet et la légitimité. Proposer de limiter le terme de *terrain* à la dimension méthodologique, et, à partir d'elle, de recomposer ce tissu d'association participe pleinement d'une ambition de raviver la métaphore : il s'agit pour Anne Volvey de se saisir de cette polysémie et de la faire jouer pour poser les fondements d'un projet réflexif d'ampleur, aussi bien pour la discipline (qui a entretenu un rapport affectif avec le terrain) que pour ses membres (qui sont confrontés à l'expérience du terrain).

Proposer de faire du terrain « l'espace de la méthode » (c'est-à-dire l'espace produit par les pratiques d'enquête mises en œuvre par les géographes) – pour reprendre le titre d'un colloque organisé à l'Université d'Artois au printemps 2008 – est une manière astucieuse de raviver la métaphore en incitant à articuler les différents enjeux liés au terrain (qu'il ne s'agit absolument pas d'ignorer) à la dimension méthodologique de la recherche désormais mise au premier plan. Cette proposition – qui invite à prendre en compte la méthode – va donc à l'encontre d'une tradition ancienne dans la géographie française : celle de passer sous silence la méthode (cf. *supra*). Le fait de définir toute la méthode par le seul terrain et se garder non seulement de

définir le terme mais aussi d'en expliquer les modalités pratiques a permis en effet de valoriser l'objet au détriment de la méthode ; mais dans la mesure où objet et méthode sont désignés par le même terme, cette objection n'apparaît pas comme dirimante à l'élaboration intellectuelle. Cet intérêt inédit pour la méthode s'inscrit dans un double contexte, deux tournants, dont Anne Volvey a patiemment tissé les fils : le tournant culturel d'une part, et le tournant actoriel d'autre part.

Les épistémologies féministes qui se mettent en place dans les géographies anglophones dès les années 1970 ont mis en évidence la dimension située de tout savoir scientifique : remettant en cause l'idée alors communément admise d'universalité du savoir, les féministes ont au contraire mis en évidence que les chercheurs ne peuvent s'extraire de leurs observations et restent prisonniers de leur point de vue. Cette approche sonne le glas de l'objectivité pourtant érigée en condition *sine qua non* de scientificité selon les canons du positivisme. Ces épistémologies féministes invitent donc à délaisser l'objet (ce qui est étudié) au profit du sujet et des conditions de production des savoirs : l'accent est désormais mis sur le sujet au moyen de la *réflexivité*, c'est-à-dire le retour qu'opère le sujet sur soi-même et sur ses méthodes. Cette approche selon laquelle les savoirs sont toujours situés et qu'il importe donc d'élucider leurs conditions de production est aux fondements du tournant culturel qui s'est développé dès les années 1980 dans les sciences sociales anglophones et qui s'est diffusé en France dès les années 1990. La géographie – anglophone d'abord puis francophone – n'est pas en reste : le tournant culturel invite à repenser les héritages disciplinaires. Et parmi eux, le terrain fait figure d'instance privilégiée. En effet, grâce à sa polysémie (à la fois objet et méthode), une approche renouvelée du terrain est féconde pour mettre en évidence le passage de l'objectivité à la réflexivité (ou autrement dit un passage du terrain-objet à un terrain-méthode). Bien plus, en faisant aussi du terrain une « instance épistémique où se manifeste l'attitude empirique d'un chercheur dans sa tentation d'établissement de faits scientifiques » (Volvey, 2003 : 904), c'est-à-dire une expérience, Anne Volvey invite à penser le sujet géographe comme producteur de savoirs : elle parvient ainsi à déplacer le questionnement de l'objet vers la méthode, puis de la méthode vers le sujet épistémique (c'est-à-dire le sujet producteur de savoirs), condition indispensable pour opérer le retour réflexif qui est désormais le critère de scientificité de la démarche (Volvey, 2012).

Ce glissement proposé par Anne Volvey est également rendu possible par une autre évolution contemporaine des sciences sociales qui a eu un retentissement en géographie : le tournant actoriel (Lévy et Lussault, 2000 ; M. Lussault et Stock, 2010 ; Péaud, 2016). Ce tournant a permis de replacer l'espace en plein cœur du champ des sciences sociales (Lévy, 1999 ; Stock, 2004) et de focaliser l'analyse sur la spatialité des acteurs (Lussault, 2007), c'est-à-dire les modalités selon lesquelles ces derniers, en agissant et déployant des pratiques, construisent de l'espace. Ce tournant, tel que les géographes l'ont orienté, a légitimé l'approche au niveau de l'individu saisi dans sa singularité. Il est désormais possible de passer du collectif à l'individu. Ce saut a permis de sortir d'une vision romantique du terrain fondée sur la légende collective (*la geste au détriment des gestes*) (Calbérac, 2009 et 2015), au profit d'une approche désormais centrée sur l'individu, en phase avec l'essor de la réflexivité et avec la mise en place de l'habilitation à diriger des recherches. En effet, ce diplôme devenu la condition de progression dans le corps des enseignants-chercheurs a imposé et généralisé – au travers du volume d'*égo-géographie* – la démarche réflexive (Calbérac et Volvey, 2014). Bien plus, ce tournant fournit un cadre opératoire pour étudier, avec les outils et les approches de la géographie, les géographes qui font du terrain : ces derniers sont alors saisis pour ce qu'ils sont, c'est-à-dire des acteurs à part entière qui, en mettant en œuvre des méthodes de recherche dans un espace considéré, construisent des espaces que les géographes sont alors légitimes à étudier avec leurs approches. Dès lors, le terrain n'est plus seulement la méthode ou l'objet, mais bel et bien l'espace construit par les pratiques – « l'espace de la méthode » – que les géographes mettent en œuvre en collectant des données (Volvey, Calbérac et Houssay-Holzschuch, 2012). Et le terrain ainsi défini, comme n'importe quel autre espace, est propice à une analyse menée depuis la géographie. C'est l'application directe du principe de symétrie : étudier les scientifiques et la production des faits scientifiques avec les mêmes outils que les scientifiques mobilisent habituellement, ce qui ouvre des développements féconds pour interroger la géographie dans son ensemble (c'est-à-dire à la fois un corpus

de savoirs mais également une communauté qui partage un même imaginaire disciplinaire) depuis le terrain. Bien plus, en mettant le sujet au cœur de la réflexion épistémologique tel que le permet le tournant actoriel, le terrain permet de faire advenir de nouveaux objets pour la discipline, auparavant peu légitimes car centrés sur le sujet au détriment de la méthode ou de l'objet : les champs de la géographie du corps (Volvey 2014a), des émotions ou de l'hybridité des pratiques artistiques (Volvey, 2014b ; Lévy et Sartoretti, 2018) se trouvent ainsi légitimés dans la démarche scientifique.

Le terrain, pour peu qu'on ravive sa métaphore, devient alors l'instance privilégiée pour évaluer la pertinence scientifique et l'efficacité d'une démarche méthodologique. Ce travail a été rendu possible par une articulation fine de deux instances que la métaphore du terrain a confondues : la méthode et l'objet. Distinguer de manière radicale ces deux termes et les mettre au travail a permis de mettre à jour les enjeux scientifiques de la métaphore. Reste maintenant à articuler la méthode et la légitimité, afin de dégager ses enjeux politiques.

### 3. Le terrain politique

Cela implique de (dé)placer les termes qui sont subsumés par le terme *terrain*, de les faire jouer ; bref, une fois encore, il s'agit de raviver la métaphore. Ainsi une autre polarité travaille-t-elle le terrain, dès lors qu'on articule la dimension méthodologique (le terrain-méthode) au crédit que les chercheurs peuvent tirer de la connaissance de la pratique et de l'objet (le terrain-légitimité). C'est ce que suggère Roger Brunet dans la huitième et dernière acception du *terrain* qu'il propose dans ses *Mots de la géographie* : « Le concret, la pratique, l'espace que l'on parcourt pour une étude de terrain, en étant 'sur les lieux', par opposition aux livres, documents, statistiques, au 'bureau' (...). 'Il faut aller sur le terrain' : recommandation constamment faite au chercheur, à l'homme politique ». Alors qu'il s'agit d'un dictionnaire dont le but est de clarifier l'usage des termes, Roger Brunet entretient la polysémie du terrain plus qu'il ne cherche à la résoudre : il mêle explicitement la méthode et l'objet (le concret), et, ce faisant, il contribue à figer la métaphore. Dans ces lignes, la pratique (plus que la méthode) est valorisée pour sa dimension concrète : le terrain apparaît comme (et, curieusement, ce mot ne figure nulle part dans cette notice) un équivalent de l'*empirie* (par opposition à la théorie, pas davantage mentionnée). La pratique du terrain (sans préciser de quoi elle retourne) est valorisée (car elle permet le contact avec le réel, au détriment des livres qui renvoient à la théorie) et donc valorisante pour les géographes. Le rapprochement – audacieux ! – entre les géographes et les politiques soulignent bien que les ressorts de la légitimité sont identiques : les uns et les autres ne tirent leur légitimité que du contact avec le concret, c'est-à-dire par la bonne connaissance pour les uns de l'objet étudié et pour les autres de l'intense connaissance de leur circonscription d'élection ou d'action. Roger Brunet, à sa manière, redistribue les cartes, déplace la signification du terrain et met ainsi en lumière sa dimension politique : ce dernier apparaît comme une instance à produire de la légitimité non seulement pour le compte des géographes mais aussi, par ricochet, pour les savoirs qu'ils formulent, fondés sur une connaissance empirique précise.

Cet intérêt pour la dimension politique du terrain est ancien ; plus que par ses enjeux scientifiques, c'est d'ailleurs par elle que la communauté commence à s'emparer, dès le milieu des années 1970, du terrain. A cette époque, la géographie classique d'inspiration vidalienne est en crise, et de nombreux projets voient le jour pour rénover la géographie et mettre en débat son héritage. Parmi eux, le projet critique initié par Yves Lacoste, géographe qui a grandi dans le Maroc colonial et a été formé dans les années 1950 auprès des premiers rénovateurs de la discipline (Pierre George pour la géographie humaine et Jean Dresch pour la géographie physique) : il fait le constat que la géographie classique s'est soigneusement tenue à l'écart de toute préoccupation politique, comme si la célèbre injonction de Lucien Febvre de 1922 – « Le sol, non l'État : voilà ce que doit retenir le géographe » (Febvre 1970, 78) - avait été scrupuleusement suivie (Lacoste, 2010). Voire : ce rejet du politique est d'autant plus paradoxal que les géographes n'ont cessé de participer à la vie



de la Cité, comme expert ou acteur (Bowd, 2012). C'est le fondement de la critique, très vive, qu'Yves Lacoste formule à l'encontre de la géographie vidalienne (Lacoste, 1976), et c'est le point de départ de sa géopolitique : en promouvant ce terme au détriment d'une géographie désormais datée, il souhaite replacer la question du pouvoir au centre de l'analyse géographique (Dumont, 2011). Pour ce faire, l'un des premiers chantiers collectifs qu'Yves Lacoste ouvre porte précisément sur le terrain ; il prend la forme de deux numéros (1977/4 et 1978/1) de la revue *Hérodote* qu'il a créée avec un groupe d'étudiants de Vincennes (Calbérac, 2012). Là encore, la démarche est la même : clarifier le sens du mot *terrain*, le délester des représentations qui lui sont habituellement associées (le transport métaphorique), et raviver la métaphore.

Le point de départ de cette réflexion est donc de clarifier les termes employés : ces deux numéros s'intitulent « L'enquête et le terrain ». S'il accrédite ainsi le terme canonique de la discipline, il le complète par un terme, *l'enquête*, utilisé dans la discipline mais partagé avec d'autres sciences humaines. Pierre George la définit comme « l'instrument d'analyse de données relatives au nombre, à la qualité et au comportement des individus. Les enquêtes peuvent porter sur un ensemble de données ou sur des points particuliers. Elles peuvent être menées 'sur le terrain' par interrogatoire direct des intéressés, ou utiliser la *circulation*, par *agents spéciaux* ou par *courrier postal de questionnaires*. (...) Commune à l'ensemble des sciences humaines, la technique de l'enquête est un des principaux moyens d'acquisition des connaissances en géographie humaine ». A la différence du terrain, l'enquête n'est pas le propre des géographes, et Pierre George ne distingue pas les démarches quantitatives et qualitatives, alors que le terrain est généralement associé aux secondes. Dès lors, comment interpréter ce choix de redoubler le terrain par l'enquête, au risque d'une redondance ? Précisément parce que ces deux termes ne sont pas synonymes. Selon Yves Lacoste, le terrain relève originellement de la géographie physique avant d'être étendu à la géographie humaine : « A la suite des géologues qui 'font du terrain' pour dresser la carte géologique, les géographes ont valorisé le terme de terrain, d'abord pour ce qui est de leurs observations de géomorphologie puis pour leurs enquêtes de géographie humaine ». Dès lors, ce n'est pas tant le terrain qui occupe Yves Lacoste, mais plutôt la démarche spécifique suivie en géographie humaine : les méthodes ne sont donc pas les mêmes selon qu'il s'agisse d'observer des formes du relief ou d'organisation sociale. Bien plus, l'usage de *l'enquête* renvoie à une autre discipline qui joue un rôle dans la maturation du projet politique lacostien : l'ethnologie.

En effet, c'est par le détour de cette discipline dont il est familier (son épouse, l'ethnologue Camille Lacoste-Dujardin, participe à ce débat) qu'il définit l'usage que les géographes font de ce terme : « l'enquête dite 'de terrain' est l'approche d'un problème très concret dans un cadre très localisé et implique la participation de personnes les plus diverses qui n'ont pas de préoccupation scientifique » (Lacoste, 2003 : 145). Cette conception, largement empruntée aux ethnologues rompt en effet avec une tradition géographique bien ancrée. Le concret (c'est-à-dire l'empirie) est valorisé : la science a pour but d'apporter des réponses à des problèmes concrets. Bien plus, ces problèmes obligent à sortir de l'échelle moyenne (l'échelle régionale prônée par les géographes) au profit d'une échelle fine. Enfin, la résolution de ce problème passe par une co-production des savoirs avec des non-scientifiques, c'est-à-dire des autochtones, détenteurs d'un savoir sur les lieux dans lesquels ils vivent. Ces trois aspects – l'empirie, l'échelle fine, la co-construction des savoirs – sont ainsi importés dans la géographie depuis l'ethnologie. Il déleste le terrain de l'équivalence objet / méthode qui reposait sur l'échelle régionale : en redéfinissant le terme, Lacoste rompt avec la tradition géographique pour l'ancrer dans une autre. Ce détour par l'ethnologie explique le surgissement de la dimension politique du terrain : le contact avec l'altérité est en effet une problématique centrale de l'ethnologie, d'autant plus quand il surgit dans un contexte colonial. Cet intérêt des ethnologues pour la « politique de l'enquête » n'a cessé depuis (Fassin et Bensa 2008). Dès lors, c'est la « relation d'enquête » qui retient l'attention d'*Hérodote* : étudier des groupes sociaux et les problèmes qu'ils peuvent rencontrer obligent les géographes à adopter une éthique qui n'est pas utile pour l'étude du relief. Ces derniers doivent être conscients qu'ils sont parties prenantes d'un jeu de pouvoir dont il est impossible de sortir, ce qui oblige à rompre non seulement avec l'objectivité, mais surtout avec la neutralité. Les géographes doivent garder en tête qu'ils ne sont pas auteurs des savoirs qu'ils formulent, mais que ceux-ci sont largement co-construits

avec les populations qu'ils rencontrent, qui les accueillent et avec qui ils s'entretiennent. Les géographes ne travaillent désormais plus *sur* (comme à l'époque de la géographie vidalienne), mais *avec* ou *parmi*. Cette politique de la relation d'enquête oblige aussi les chercheurs à rendre aux populations ce qui leur a été pris : la restitution aux populations enquêtées est une nécessité, qui permet à ces dernières de se battre à armes égales contre les pouvoirs avec qui elles pourraient avoir maille à partir. C'est aussi sous l'angle politique que la géographie anglophone s'est saisie du terrain : la conception lacostienne du terrain rejoint ainsi (sans pour autant qu'on puisse attester d'influences réciproques) les réflexions menées sur la dimension politique du terrain, dans le sillage des travaux féministes qui ont permis de faire advenir une réflexion plus large sur l'*empowerment*.

L'enquête et sa pratique selon des normes politiques renouvelées garantissent ainsi la validité des savoirs formulés : ceux-ci sont recevables dès lors que les populations qui sont directement concernées participent à leur élaboration. Cela garantit donc non seulement la légitimité des savoirs mais aussi des géographes qui les ont co-construits. On retrouve, sous un angle renouvelé, l'idée selon laquelle la pratique de l'enquête est légitimante pour les géographes : le terrain, entendu comme le « synonyme de contact direct avec la réalité », et l'enquête attestent de l'ancrage des géographes dans le concret et la connaissance précise des situations locales. Bernard Kayser développe dans *Hérodote* cette idée en glosant une formule de Mao tiré de son petit livre rouge : « Sans enquête, pas de droit à la parole ! » (Kayser, 1978). La dimension politique de la relation d'enquête règle donc non seulement les échanges entre les géographes et les populations enquêtées, mais également les échanges des scientifiques entre pairs (au sein de la communauté géographique ou plus largement des sciences sociales dans leur ensemble), mais aussi les échanges avec la société, dans le cadre d'une demande sociale accrue pour les savoirs spatiaux. Une fois encore, le travail sur les mots permet de déplacer les significations habituelles du terme, afin de définir un projet qui vise à renouveler la géographie et sa compréhension.

### **Conclusion : un discours de vérité**

Pourquoi chercher aujourd'hui encore à raviver une fois de plus cette métaphore ? Peut-être parce que les évolutions actuelles de la fabrique des sciences n'ont jamais rendu aussi nécessaire cette réflexion qui cherche à articuler les enjeux scientifiques et politiques. En effet, l'essor sans précédent d'une gouvernance néolibérale des institutions de recherche (Springer 2016) entraîne une évolution rapide du fonctionnement des universités (Barbe, 2015) : l'avènement d'une société de la connaissance aboutit au paradoxe de monétariser la connaissance (dans une perspective de rentabilité) tout en la dévaluant et en privant ses producteurs du prestige social qu'ils en tiraient. Dès lors, le soin apporté à la méthodologie, à la rigueur de la collecte et de l'analyse des données – qui constitue pourtant l'essentiel de l'activité de recherche – ne passe désormais qu'en second plan au profit de la valorisation et de la seule communication, facilement mesurable grâce à la bibliométrie, mais aussi par les reprises dans la presse généraliste ou sur les réseaux sociaux : le résultat est alors valorisé au détriment de ses conditions de production. Loin de renforcer la position des scientifiques, ces évolutions les affaiblissent : en effet, sans le dispositif méthodologique caractéristique du discours scientifique, ce dernier perd son statut de discours de vérité, au profit d'un relativisme généralisé dans lequel les conclusions des scientifiques sont mis sur le même plan que la première *fake news* venue. L'une des conséquences du tournant culturel est donc d'affaiblir la portée des discours scientifiques, et, par ricochet, la position que les scientifiques occupent dans la société, alors même qu'une science forte joue une fonction bien spécifique dans les sociétés démocratiques.

Dès lors, raviver la métaphore du terrain, c'est rappeler que le discours scientifique obéit à des règles, qui tiennent principalement à l'énonciation des conditions de sa production, c'est-à-dire la méthodologie, et que celle-ci joue pleinement une fonction scientifique et politique. Et c'est à ce prix que la science peut être un discours de vérité. Il s'agit donc de questionner le rôle que joue le terrain dans la construction de la

communauté géographique (Calbérac, 2010), et plus largement le pouvoir structurant de ce récit (Calbérac, 2015), alors que le *storytelling* a perdu sa dimension performative au profit du *clash* qui remet en cause l'idée même d'une communauté (Salmon, 2008 et 2019) Raviver la métaphore du terrain c'est donc répondre à cette crise du récit que connaissent les sciences contemporaines et parmi elles la géographie. Mais, plus largement, comme nous y invite Paul Ricœur, c'est également une manière de mettre en lumière le pouvoir de tout discours, mais aussi de réarticuler les enjeux de réalité (le concret que les géographes valorisent dans la pratique de terrain) et de vérité (Ricœur, 1997 : 11).

## Bibliographie

ASCHER François, 2007, « La métaphore est un transport. », *Cahiers internationaux de sociologie*, n° 118, p. 37-54.

BARBE Adam, 2015, « L'université dans la mondialisation : les classements internationaux et leurs effets pervers », *Regards croisés sur l'économie*, n° 16, p. 254-259.

BAUELLE Guy, ROBIC Marie-Claire, et OZOUF-MARIGNIER Marie-Vic (dir.), 2001, *Géographes en pratiques (1870-1945). Le terrain, le livre, la cité*, Rennes, Presses universitaires de Rennes.

BERDOULAY Vincent, 1995, *La formation de l'école française de géographie. 1870-1914*, Paris, CTHS.

BESSE Jean-Marc, BLAIS Hélène, et SURUN Isabelle (dir.), 2010, *Naissance de la géographie moderne (1760-1860). Lieux, pratiques et formation des savoirs de l'espace*, Lyon, ENS Éditions.

BLIDON Marianne, 2012, « Géographie de la sexualité ou sexualité du géographe ? Quelques leçons autour d'une injonction », *Annales de géographie*, 2012/5, n°687-688, p. 525-542.

BOWD Gavin, 2012, *Un géographe français et la Roumanie. Emmanuel de Martonne (1873-1955)*, Paris, L'Harmattan.

CALBERAC Yann, 2009, « Pérennité et invariants dans la construction des savoirs géographiques. Construction, transmission et adaptation d'un habitus du terrain dans la géographie française », TABEAUD Martine (dir.), *Le changement en environnement. Les faits, les représentations, les enjeux*, Paris, Publications de la Sorbonne, p. 152-

CALBERAC Yann, 2010, *Terrains de géographes, géographes de terrain. Communauté et imaginaire disciplinaires au miroir des pratiques de terrain des géographes français du XX<sup>e</sup> siècle*, Thèse de géographie, Université Lumière Lyon 2.

CALBERAC Yann, 2012, « Hérodote (1977-4 et 1978-1). L'enquête et le terrain », *Carnets de géographes*, n° 4. En ligne : <https://journals.openedition.org/cdg/1013>

CALBERAC Yann, 2015, « Le terrain, la fin d'un grand récit ? », *Bulletin de l'Association de Géographes Français*, n°1, p. 84-94.

CALBERAC Yann, 2018, « L'espace, « la plus obsédante des métaphores ». Enjeux épistémologiques, réflexifs et politiques de la métaphore spatiale à l'heure du tournant », colloque Géopoint 2018, Avignon.

CALBERAC Yann et DELAGE Aurélie, 2010, « Introduction. L'approche spatiale comme moyen de compréhension et d'action sur les sociétés », *Tracés. Revue de Sciences humaines*, n° hors-série 10. En ligne : <https://journals.openedition.org/traces/4751>

CALBERAC Yann et LUDOT-VLASAK Ronan (dir.), 2019, « Textualités et spatialités », *Savoirs en prisme*, n° 8. En ligne : <https://savoirenprisme.com/numeros/08-2018-textualites-et-spatialites/>

CALBERAC Yann et VOLVEY Anne, 2014, « Introduction. J'égo-géographie... », *Géographie et cultures*, n° 89-90, p. 5-32.

CLAVAL Paul, 2013, « Le rôle du terrain en géographie. Des épistémologies de la curiosité à celles du désir », *Confins. Revue franco-brésilienne de géographie*, vol. 17. En ligne : <https://journals.openedition.org/confins/8373>

CLAVAL Paul et STASZAK Jean-François, 2008, « Où en est la géographie culturelle ? Introduction », *Annales de géographie*, n° 660-661, p. 3 à 7.

COLLIGNON Béatrice, 2010, « L'éthique et le terrain », *L'information géographique*, vol. 74, n°1, p. 63 à 83.

COLLIGNON Béatrice et RETAILLE Denis (dir.), 2010, « Terrain », *L'information géographique*, vol. 74.

DEBARBIEUX Bernard, 1995, « Le lieu, le territoire et trois figures de rhétorique », *L'espace géographique*, vol. 24-2, p. 97-112.

DEBARBIEUX Bernard, 2014, « Enracinement – Ancrage – Amarrage. Raviver les métaphores », *L'espace géographique*, vol. 43-1, p. 68-80.

DELYSER Dydia et STARRS Paul, 2001, « Doing Fieldwork », *Geographical review*, n°1 et 2.

DRIVER Felix, 2000, « Editorial : field-work in geography », *Transactions of the Institute of British geographers*, p. 267-268.

DUCROT Oswald et TODOROV Tzvetan, 1972, *Dictionnaire encyclopédique des sciences du langage*, Paris, Le Seuil.

DUMONT Marc, 2011, « Aux origines d'une géopolitique de l'action spatiale : Michel Foucault dans les géographies françaises », *L'Espace Politique. Revue en ligne de géographie politique et de géopolitique*, n° 12. En ligne : <https://journals.openedition.org/espacepolitique/1744>

FASSIN Didier et BENSA Alban (dir.), 2008, *Les politiques de l'enquête. Épreuves ethnographiques*, Paris, La Découverte.

FEBVRE Lucien, 1922, *La Terre et l'évolution humaine. Introduction géographique à l'histoire*, Paris, La Renaissance du livre.

FREMONT Armand, *Algérie (El Djazaïr)*, 1982, *Les carnets de guerre et de terrain d'un géographe*, Paris, La Découverte.

GRATALOUP Christian, 1996, « Où est la géographie ? », *Le Débat*, n° 92, p. 68-77.

HALLAIR Gaëlle, 2013, « Les carnets de terrain du géographe français Emmanuel de Martonne (1873-1955). Méthode géographique, circulation des savoirs et processus de visualisation », *Belgeo. Revue belge de géographie*, n° 2. En ligne : <https://journals.openedition.org/belgeo/10807>

HUGONIE Gérard (dir.), 2007, « Le terrain pour les géographes, hier, aujourd'hui », *Bulletin de l'Association de Géographes Français*, n°2007-4.

KAYSER Bernard, 1978, « Sans enquête, pas de droit à la parole ! », *Hérodote*, n°8, p.6-18.

KOBAYASHI Audrey, 1994, « Coloring the field. Gender, 'race' and the politics of fieldwork », *The Professional geographer*, vol. 46, n° 1, p. 73-80.

LABOULAIS-LESAGE Isabelle, 2001, « Les géographes français de la fin du XVIIIe siècle et le terrain, recherches sur une paradoxale absence », *L'Espace géographique*, tome 30, n° 2, p. 97-110.

- LACOSTE Yves, 1976, *La géographie, ça sert, d'abord, à faire la guerre*, Paris, Maspéro.
- LACOSTE Yves, 2003, *De la géopolitique aux paysages. Dictionnaire de la géographie*, Paris, Armand Colin.
- LACOSTE Yves, 2010, *La géopolitique et le géographe. Entretiens avec Pascal Lorot*, Paris, Choiseul.
- LAKOFF George et JOHNSON Mark, 2005, *Les Métaphores dans la vie quotidienne*, Paris, Éditions de Minuit.
- LEFORT Isabelle, 2012, « Le terrain : l'Arlésienne des géographes ? », *Annales de géographie*, n°687-688, p. 468-486.
- LEFORT Isabelle et PELLETIER Philippe, 2006, *Grandeurs et mesures de l'écoumène*, Paris, Economica Anthropos.
- LEVY Jacques, 1995, *Égogéographies. Matériaux pour une biographie cognitive*, Paris, L'Harmattan.
- LEVY Jacques, 1999, *Le tournant géographique. Penser l'espace pour lire le Monde*, Paris, Belin.
- LEVY Jacques et LUSSAULT Michel (dir.), 2000, *Logiques de l'espace, esprit des lieux. Géographies à Cerisy*, Paris, Belin.
- LEVY Jacques et LUSSAULT Michel (dir.), 2003, *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, Paris, Belin.
- LEVY Jacques et SARTORETTI Irene, 2018, « Arts, sciences. Le temps de l'hybridation », *EspacesTemps.net*. En ligne : <https://www.espacestemp.net/articles/arts-sciences-le-temps-de-lhybridation/>
- LEVY-PIARROUX Yveline, 2013, « Métaphore spatiale », LEVY Jacques et LUSSAULT Michel (dir.), *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, Paris, Belin, p. 1127
- LUSSAULT Michel, 2007, *L'homme spatial. La construction sociale de l'espace humain*, Paris, Le Seuil.
- LUSSAULT Michel et STOCK Mathis, 2010, « "Doing with space": towards a pragmatics of space », *Social Geography*, vol. 5, n° 1, p. 11-19.
- NAST Heidi, 1994, « Women in the field. Critical feminist methodologies and theoretical perspectives », *The professional geographer*, 1994, vol. 46-1, p. 54-66.
- PEAUD Laura, « Les apports de la philosophie à la pensée géographique de l'espace », *Géographie et cultures*, 1 décembre 2016, n° 100, p. 81-96.
- RICHARDS Keith, 2011, « The Field », *The SAGE Handbook of Geographical Knowledge*, Londres, SAGE Publications, p. 53-63.
- RICŒUR Paul, 1997, *La métaphore vive*, Paris, Le Seuil.
- ROBIC Marie-Claire, 1996 « Interroger le paysage ? L'enquête de terrain, sa signification dans la géographie humaine moderne (1900-1950) », BLANCKAERT Claude (dir.), *Le terrain des sciences humaines (XVIII<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles)*, Paris, L'Harmattan, p. 357-388.
- SALMON Christian, 2008 *Storytelling. La machine à fabriquer des histoires et à formater les esprits*, Paris, La Découverte.
- SALMON Christian, 2019, *L'ère du clash*, Paris, La Découverte.
- SANGUIN André-Louis, 1993, *Vidal de La Blache (1845-1918). Un génie de la géographie*, Paris, Belin.
- SANJUAN Thierry (dir.), 2008, *Carnets de terrain. Pratique géographique et aire culturelle*, Paris, L'Harmattan.

- SIMIAND François, 1909, « Géographie humaine et sociologie », *L'année sociologique*, p. 723-732.
- SMITH Susan, 2000, « Fieldwork », JOHNSTON Ron, GREGORY Derek, PRATT Geraldine et WATTS Michael (dir.), *The Dictionary of Human Geography*, Londres, Blackwell, p. 267.
- SPRINGER Simon, 2016, « Fuck Neoliberalism », *ACME. An International E-Journal for Critical Geography*, vol. 15, n° 2, p. 285-292.
- STASZAK Jean-François (dir.), 2001, *Géographies anglo-saxonnes. Tendances contemporaines*, Paris, Belin.
- STOCK Mathis, 2004, « 'Espace' : un concept au travail », *Travaux de l'Institut de Géographie de Reims*, vol. 30, n° 119, p. 5-8.
- SURUN Isabelle, 2003, *Géographies de l'exploration. La carte, le terrain et le texte (Afrique occidentale, 1780-1880)*, Thèse, EHESS.
- SURUN Isabelle, 2006, « Les sociétés de géographie dans la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. Quelle institutionnalisation pour quelle géographie? », BLAIS Hélène et LABOULAIS Isabelle (dir.), *Géographies plurielles. Les sciences géographiques au moment de l'émergence des sciences humaines (1750-1850)*, Paris, L'Harmattan.
- VOLVEY Anne, 2000, « L'espace vu du corps », LEVY Jacques et LUSSAULT Michel (dir.), *Logiques de l'espace, esprit des lieux. Géographies à Cerisy*, Paris, Belin.
- VOLVEY Anne, 2003, « Terrain », LEVY Jacques et LUSSAULT Michel (dir.), *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*, Paris, Belin, p. 974-976.
- VOLVEY Anne, 2012, *Transitionnelles géographies : sur le terrain de la créativité artistique et scientifique*, Habilitation à diriger des recherches, Université Lumière Lyon 2.
- VOLVEY Anne, 2014a « Entre l'art et la géographie, une question (d')esthétique », *Belgeo. Revue belge de géographie*, n° 3. En ligne : <https://journals.openedition.org/belgeo/13258>
- VOLVEY Anne, 2014b, « Le corps du chercheur et la question esthétique dans la science géographique », *L'information géographique*, 2014/1, n° 78, p. 92-117.
- VOLVEY Anne, CALBERAC Yann et HOUSSAY-HOLZSCHUCH Myriam, 2012, « Terrains de je. (Du) sujet (au) géographique », *Annales de géographie*, n°687-688, p. 441 à 461.
- WOLFF Denis, 2013, « La pratique de terrain d'un géographe moderne, Albert Demangeon (1872-1940) », *Belgeo. Revue belge de géographie*, n° 2. En ligne : <https://journals.openedition.org/belgeo/10791>
- ZOURABICHVILI François, 2011, *La littéralité et autres essais sur l'art*, Paris, Presses universitaires de France.